

bulletin hors-série n°1
de la Société linnéenne de Lyon

2009

LINNÉ ET LE MOUVEMENT LINNÉEN À LYON

la Société Linnéenne de Lyon
et son patrimoine scientifique



Société linnéenne de Lyon, reconnue d'utilité publique, fondée en 1822
33 rue Bossuet • 69006 Lyon • Tél. et fax : +33 (0)4 78 52 14 33



Alex. Roslin pinx.

CAROLUS

a LINNÉ

Clément Bervie del.

*Eques Ordinis Reg. Stellæ
Medicinæ et Historiæ Natur.
Upsaliens. Acad. R. Scientiarum
Petrop. Berol. etc. Socius.*



*Polaris, Regis Sveciæ Archiater,
Professor in Universit. Reg.
Stockholm. Upsal. Paris. Londin.
Dominus de Hammarby.*

Le portrait de Linné peint par Alexander Roslin (artiste suédois, l'un des grands portraitistes du XVIII^e siècle) a été exposé à l'Académie royale à Paris en 1779 et reproduit à plusieurs reprises par la gravure, en particulier par Clément Bervie (1756-1822) dont la signature figure en bas à droite. Ce portrait a été donné à la Société linnéenne en 1972 par Gunnar W. Lundberg, fondateur de l'Institut Tessin à Paris.

La formation des collections de la Société Linnéenne de Lyon *

Christian Bange et Yves Tupinier

Résumé.- Au moment de sa fondation en 1822, la Société Linnéenne de Lyon a souhaité rassembler des collections principalement destinées à former un ensemble documentaire sur l'histoire naturelle régionale, au moyen des apports de ses membres et de ses correspondants. Après un effort initial important, la Société s'est bornée après les années 1840 à gérer les legs et dons dont elle a bénéficié, plus fréquents à partir de 1919, et qui ont abouti, dans certains domaines (botanique, entomologie, minéralogie) à la constitution d'un ensemble substantiel. La valeur scientifique des collections ainsi rassemblées est discutée.

The collections of the Société Linnéenne de Lyon and their history

Summary.- When the Société Linnéenne de Lyon was established in 1822, every member was obliged to give herbarium sheets and specimens of natural history, and some years later, the company could be proud of its "little museum". From 1840, however, this policy was given up, and the Society restricted oneself to preserve collections received by gift or bequeath, mainly during the XXth century. The history of these collections (botanical, entomological and mineralogical) is reported and their scientific significance is discussed.

Introduction

Dès les premiers jours de sa fondation, en 1822, à l'initiative du botaniste Balbis et de Madame Lortet, les naturalistes de la Société Linnéenne de Lyon ont tenu à constituer à son usage une bibliothèque et des collections d'histoire naturelle, conformément à leur programme ; les statuts de 1822 prévoyaient, dans leur article 14, que « tous les membres de la Société s'engagent à concourir à la formation d'un herbier lyonnais. La Société recueille également tous les objets d'histoire naturelle qui lui sont adressés par ses correspondants ou offerts par ses membres. Ces diverses collections sont confiés à la garde d'un ou plusieurs conservateurs choisis par la Société. »¹ Au moment où la Société s'établit, un effort important fut accompli pour former des collections dans trois domaines : la botanique, la conchyliologie et les sciences de la terre. A la suite de la notice historique publiée en 1836 en tête du premier volume des *Annales* figure la liste

* - Le présent texte reprend et développe une communication présentée au colloque « Histoire des collections du Muséum : les modes de collecte dans le contexte culturel et scientifique du XIX^e siècle » organisé à Lyon par le Musée des Confluences en avril 2007 (voir TUPINIER et BANGE, 2008).

1 - Selon la version rapportée par ROUX (1923, p. 46) ; le texte des statuts insérés dans le premier volume des *Annales*, publié en 1836, est quelque peu différent, car l'article 19 ne concerne les collections qu'à travers les conservateurs : « Les collections d'histoire naturelle sont confiées à la garde de trois Conservateurs, qui sont choisis parmi les Titulaires dans la séance de mars, et nommés pour trois ans. Ils peuvent être réélus sans interruption. » (*Ann. Soc. Linn. Lyon*, 1836, Statuts, p 7).

des donateurs et l'indication succincte de la nature des objets donnés². Onze membres titulaires ou correspondants avaient participé à la formation de l'herbier, huit avaient donné des spécimens zoologiques, et pas moins de dix-huit membres avaient donné des fossiles et des échantillons minéralogiques.

A l'origine, les membres titulaires, résidant obligatoirement à Lyon, n'étaient admis qu'après lecture d'un mémoire scientifique, et moyennant le paiement d'une cotisation d'un montant assez élevé (30 francs à l'origine, outre un droit d'entrée de 20 francs). Les membres correspondants étaient dispensés de ces obligations : on les choisissait parmi les savants qui avaient bien voulu faire don de leurs ouvrages ou gratifier la Société d'échantillons intéressants ; ceci favorisait l'accroissement de la bibliothèque et des collections.

Autre élément favorable à noter : les membres de l'administration facilitèrent la création de la Société, à commencer par le préfet du Rhône qui délivrait la permission de s'établir. La Société put tenir ses réunions à l'hôtel de la Préfecture, situé alors au cœur de la ville, près de l'actuelle place des Jacobins – la rue de l'Ancienne Préfecture en rappelle le souvenir – et y bénéficia jusqu'à la démolition de ce bâtiment en 1860 d'un local qui lui permit d'y loger sa bibliothèque et ses collections. Les préfets ne se contentèrent pas d'héberger la Société ; il leur arriva d'assister à ses séances et d'enrichir ses collections. Ainsi, en 1826, on signale que M. le Préfet – il s'agit alors du comte de Brosses, préfet du Rhône de 1823 à 1830 – fait don « d'un magnifique échantillon de galène (plomb sulfuré) provenant d'un filon récemment découvert dans la commune de Propières » ; quelques mois plus tard, le même personnage donne « un échantillon de roche feldspathique des environs de Bonifacio » ; son fils est admis parmi les membres titulaires³. Ceci ne doit pas trop surprendre : les administrateurs de la Restauration se recrutaient parmi les membres de la vieille aristocratie et continuaient d'être fidèles au modèle de l'Ancien Régime, en portant une attention particulière à la culture des lettres et des sciences et en s'honorant de posséder des collections d'objets d'art et des cabinets d'histoire naturelle ; le préfet, René de Brosses (1771-1834), était le fils du célèbre président de Brosses, bibliophile acharné et amateur éclairé, l'un des membres les plus actifs de l'Académie de Dijon au XVIII^e siècle. La Société continua d'entretenir de bonnes relations avec les préfets : quelques années plus tard, le préfet Rivet assista à la séance du 15 juin 1835 et fit don de deux oiseaux empaillés, un ibis noir et une aigrette blanche. Par la suite, plusieurs hauts fonctionnaires furent des membres assidus de la Société, par exemple M. de Pontbriant, secrétaire général de la Préfecture, que l'on retrouvera parmi les contributeurs des collections. D'autre part, Thomas Dugas (1773-1857), premier adjoint au maire de Lyon de 1821 à 1830, sollicita son admission en 1830 et demeura fidèle jusqu'à sa mort à la

2 - Les renseignements que nous indiquons sont extraits de la *Notice historique* rédigée en 1835 par Michel, alors secrétaire général de la Société (anonyme [Michel], 1836) et des comptes rendus annuels publiés de 1839 à 1846 ainsi que des procès-verbaux manuscrits des séances et du *Registre des objets d'Histoire naturelle offerts à la Société*, manuscrit (19.5 x 51 cm), d. rel. en basane, de 39 pp. ch et 74 ff. blancs, conservé dans les archives de la Société ; ce registre, qui couvre la période 1822-1840, offre des informations très précises sur la nature, l'ampleur et la date de ces acquisitions ; de plus, des indications assez détaillées figurent dans les procès-verbaux des séances conservés à l'état de manuscrit dans les archives de la Société pour la période qui va de la fondation à 1858. Quelques comptes rendus de séance ont été publiés ensuite, soit dans les *Annales de la Société*, soit dans le périodique *L'Echange, Revue linnéenne*.

3 - P. V. des séances du 12 juin 1826 et du 2 février 1827.

Société, qu'il présida de 1830 à 1833 et à laquelle il fit de nombreux dons d'ouvrages et de périodiques importants.

Nous pouvons décrire en détail la formation des collections entre 1822 et 1850 grâce aux rapports d'activité qui ont été publiés, aux mentions insérées dans les procès-verbaux des séances, ainsi qu'au premier registre d'entrée qui a été conservé. Par contre, les renseignements sur l'accroissement des collections entre 1850 et 1900 sont plus difficiles à obtenir, car les comptes rendus d'activité ont cessé d'être publiés, à quelques exceptions près, et la série des procès-verbaux manuscrits est malheureusement très incomplète ; elle ne reprend qu'à partir de 1900. L'examen de ces documents permet de distinguer trois phases dans l'histoire des collections : au cours d'une première période, qui s'étend de 1822 à 1840, les linnéens montrent une grande activité dans la formation d'un ensemble de collections botaniques, zoologiques et géologiques, qu'ils n'hésitent pas à désigner sous le nom de « petit musée ». A partir du Second Empire, l'enrichissement des collections a davantage concerné la zoologie et surtout l'entomologie (don de la collection Donzel). En revanche, et pour près d'un siècle, l'accroissement des collections géologiques et des herbiers dépend davantage des circonstances, et il a été des plus limités à partir de cette époque. Il faudra attendre 1921, la nouvelle impulsion donnée à la Société par le Dr Riel et l'installation dans de nouveaux locaux pour voir mentionner plusieurs dons substantiels, d'abord de fossiles et d'échantillons minéralogiques dès 1923, puis de collections entomologiques. L'accroissement des herbiers, qui a été très considérable au cours de ces dernières années, attendit encore plus longtemps⁴.

Les collections de 1822 à 1850

Examinons en détail les indications que l'on peut recueillir sur les collections rassemblées lors des débuts de la Société Linnéenne.

1 - Herbiers

Dans le premier recueil d'*Annales*, publié en 1836, le secrétaire général de la Société, Michel, a mentionné les collections botaniques dans les termes suivants :

« Et si nous possédons un herbier complet du département du Rhône, si nous nous sommes enrichis des plus rares productions de la flore du Dauphiné et du Languedoc, des Alpes, de la Suisse et du Jura, ne faut-il pas en remercier Madame Lortet, MM. Roffavier, Aunier, à qui nous en sommes redevables. [...] C'est au zèle généreux des membres dont je viens de prononcer les noms, auxquels je me hâte d'ajouter ceux de MM. Dugas, Morel Dépasse [sic], Madiot, Montagne et Seringe, que notre Société doit toutes ses richesses scientifiques. [...] le frère et la famille de M. Valuy [...] vous ont remis [...] toutes les collections et tous les travaux [...] de ce jeune naturaliste enlevé trop tôt aux sciences dont il était l'espoir [...] » (MICHEL, 1836, p. 32-33).

4 - A noter que la fusion de la Société botanique de Lyon avec la Société linnéenne en 1922 n'entraîna pas d'accroissement notable des collections botaniques – contrairement à ce qui eut lieu pour la bibliothèque – car la Société botanique de Lyon, fort mal logée, avait cru devoir se défaire quelques années auparavant de la plupart de celles qu'elle possédait, apparemment en dépit d'un traité du 10 janvier 1881 qui liait les deux sociétés en ce qui regardait la propriété réputée collective des livres et des collections appartenant à chacune d'elles.

Les spécimens remis par les membres provenaient principalement de la région lyonnaise, entendue au sens large, ainsi que des Alpes et du Jura. D'après la « Liste des principaux dons faits à la Société Linnéenne de Lyon », qui figure à la suite de ce compte rendu (p. 43-53), on voit mentionnées des plantes du Dauphiné (Aunier), du Mont-Cenis, des Alpes de la Suisse et du Mont Dore (Madame Lortet et Roffavier) et du Jura (Aunier et Roffavier). Mais d'autres contributeurs ont donné des plantes d'origine diverse, tels que Balbis (« un grand nombre de plantes pour les herbiers »), le chevalier de Martinel (« échantillons de céréales ; graines étrangères ») ou Seringe (« les deux premières centuries contenant les cypéracées et les joncées de la Suisse ; un fascicule du genre *Salix* »). D'autres membres sont cités pour « divers objets d'histoire naturelle », sans plus de précision ; parmi eux, figurent plusieurs naturalistes intéressés par la botanique (Champagneux, Dériard, Foudras, Madiot, Vaivolet), qui ont effectivement remis des spécimens d'herbier, comme le montre la lecture du registre des entrées et l'examen des étiquettes de l'herbier général.

Le registre manuscrit des objets donnés à la Société nous apprend qu'à partir du 20 décembre 1822, donc avant même l'adoption des statuts, Roffavier et Aunier avaient déjà donné, l'un 374 espèces, l'autre 158. Le mouvement s'est accéléré au cours des premiers mois de 1823, avec des dons de Champagneux, Balbis, Dériard, Vaivolet, et surtout de Madame Lortet qui, en remettant 745 spécimens, doubla la taille de l'herbier phanérogamique, et qui procura également un grand nombre d'échantillons de cryptogames (190) provenant parfois de spécialistes renommés. En outre, les voyages accomplis par les uns et par les autres sont à l'origine de nouvelles accessions : en octobre 1823, Roffavier et Aunier déposent 110 échantillons recueillis au cours de l'herborisation qu'ils ont accomplie ensemble dans le Jura. Aussi, après une année d'existence, l'herbier a-t-il atteint plus de 2 000 espèces. Certaines excursions collectives de la Société ont également contribué à enrichir l'herbier. Les apports continuèrent d'affluer pendant les années suivantes, en particulier en 1829 avec un don important de Montagne, le cryptogamiste réputé (565 spécimens), puis le rythme se ralentit à partir de 1830. Comme à cette époque on ne se préoccupait guère de rassembler beaucoup de matériaux en vue de constater la répartition géographique des végétaux, les botanistes de la Société durent considérer que leur herbier pouvait passer pour complet et, même s'il s'enrichit occasionnellement de quelques spécimens d'espèces jusqu'alors non représentées, l'herbier ne donna plus lieu à des accroissements importants bien qu'en 1834 on ait encore songé à augmenter les collections par de nouvelles récoltes. On se borna à lui incorporer l'herbier formé par Pierre Valuy (1796-1829) et à établir un « Herbier de la Flore lyonnaise » pouvant servir de témoin à la *Flore Lyonnaise* publiée en 1827 par Balbis sous l'égide de la Société.

Le compte rendu de l'année 1839, dû au Dr Cléménçon, fait l'éloge des collections botaniques : « La botanique, confiée à la surveillance éclairée et laborieuse de M. Roffavier, nous offre des herbiers précieux par leur riche développement et leur état parfait de conservation, et en première ligne nous devons placer l'herbier de la *Flore lyonnaise*, surveillé chaque année avec soin et augmenté avec zèle par notre conservateur et ses collègues en botanique : il peut être offert à l'étude de nos compatriotes et consulté avec fruit par les savants nationaux et étrangers. » (CLÉMENÇON, 1839-40, p. 10). En 1840, le compte rendu rédigé cette fois-ci par Alfred Rey fait une nouvelle fois l'éloge de la réunion des plantes de la *Flore lyonnaise*, « rendue de plus en plus complète », et mentionne un don important : « C'est avec plaisir et reconnaissance que nous avons accepté l'envoi fait

par M. Bernard de Nantua ; les plantes alpines, pyrénéennes et méridionales, reçues de ce botaniste, sont toutes bien desséchées et conservées : parmi elles plusieurs se distinguent par leur rareté. » (REY, 1839-40, p. 22-23).

En 1845-46, le rapport écrit par Gérard fait état de l'entrée de l'herbier Champagneux : « M. Champagneux [...] a voulu que son herbier [...] vous demeurât. Cet herbier précieux, selon la délibération spéciale prise à ce sujet, sera conservé intact dans un meuble particulier, rappelant et le nom du fondateur, et la date de la fondation. » (GÉRARD, 1845-46, p. 24-25). Mais, selon le procès-verbal de la séance du 12 juillet 1852, l'herbier ne serait parvenu à la Société qu'en juin 1851.

Dans la notice qu'il a consacrée à Madame Lortet, Roffavier donne d'intéressantes indications sur ses collections botaniques. Evoquant son voyage au Mont-Cenis, il précise : « Au retour de ce voyage, elle enrichit les collections de la Société Linnéenne d'un herbier composé, conjointement avec M. Roffavier, des plantes récoltées sur cette montagne. Cet herbier, renfermant deux cent vingt six espèces, n'a pas été confondu avec l'ensemble des collections de ce genre que possède la Société. » Roffavier n'indique pas les motifs de ce traitement particulier ; un peu plus loin, il décrit les collections personnelles de Mme Lortet : « Mieux que tout ce qu'on pourrait dire, ses collections témoignent de son zèle, de son activité et de ses connaissances. Elle a laissé deux herbiers : l'un, contenant les plantes décrites dans la *Flore lyonnaise* du professeur Balbis ; l'autre, sous le nom d'Herbier général, renfermant environ sept mille espèces. » (ROFFAVIER, 1836, p. 9)⁵. Ces chiffres sont intéressants à considérer, car ils montrent la générosité de Clémence Lortet, qui n'avait pas hésité à abandonner à la Société Linnéenne près d'un millier de spécimens, soit une part non négligeable de son herbier personnel.

2 - Zoologie et entomologie

Si l'on n'en juge que par le compte rendu de 1836, les collections zoologiques qui furent rassemblées par la Société à ses débuts auraient été assez disparates. Cependant, l'examen des données manuscrites montre que, si les progrès furent lents, des efforts n'en furent pas moins accomplis dans certains domaines pour doter la Société de collections zoologiques de valeur.

Au début, ce sont des oiseaux, des reptiles, et surtout des coquilles qui figurent à l'inventaire, ce qui est normal car les coquilles étaient très en vogue depuis le début du XVIII^e siècle. En 1841, le secrétaire général indique dans son rapport d'activité que « nos

5 - On notera qu'à aucun moment Roffavier ni les auteurs des comptes rendus précédemment rapportés ne signalent un transfert des herbiers personnels de Clémence Lortet à la Société Linnéenne de Lyon, contrairement à ce que Magnin a avancé dans son rapport à la Société Botanique de France sur les collections botaniques lyonnaises (MAGNIN, 1876) : ce qui a pu donner lieu à la méprise de Magnin, c'est que Pierre Lortet a donné à la Société Linnéenne, après le décès de sa mère, dix fascicules de doubles de son herbier, qui ont été intercalés dans l'herbier général (P. V. séance du 9 novembre 1835). Les deux herbiers personnels de Madame Lortet sont restés dans sa famille et ont été remis par ses descendants au Muséum d'histoire naturelle de Lyon, en 1929, mais leur importance (13 liasses au total, soit 2 500 parts environ) est loin de correspondre à la description qu'en a donnée Magnin, qui a peut-être confondu l'herbier de Clémence Lortet avec celui beaucoup plus important (il comporte 128 liasses) de son ami Roffavier (1775-1866) ; ce dernier l'avait donné au doyen Louis Lortet, petit-fils de Clémence Lortet, et il fut offert à la Faculté de médecine et de pharmacie après son décès.

collections [...] sont augmentées chaque jour relativement à la partie zoologique. [...] Nos collègues chargés de la conservation du cabinet ne se contentent pas de consacrer un temps précieux à son entretien, nous leur devons encore des dons d'une grande valeur qu'ils ont ajoutés à nos premières richesses. A M. Gérard, sont dus quelques oiseaux appartenant surtout à la famille des rapaces ; à M. Roffavier, une belle réunion de 206 coquilles tant exotiques qu'indigènes, remarquables par leurs formes bizarres autant que par leur intégrité. » (REY, 1839-40, p. 37). En 1844, « la collection de coquilles a été déposée dans le nouveau local que nous tenons de la bienveillance de l'autorité supérieure » (ANONYME [REY], 1844, p. 13). Le temps des collections d'insectes viendra nettement plus tard, en 1850, au moment où précisément l'entomologie commence à dominer la vie scientifique de la Société.

Les donateurs énumérés dans le compte rendu de 1836 sont les suivants : Biffery fils, (renard, oiseaux empaillés), Desmoulins, président de la Société Linnéenne de Bordeaux (coquilles), Foudras (lézard, orvet), Gordien (oiseaux empaillés), Michaud (coquilles), Rivet (ibis empaillé), Trélis (coquilles), Valuy (trois céphalopodes en bocaux). Cependant, lorsque l'on consulte les procès-verbaux des séances, on voit mentionner un certain nombre de dons de spécimens zoologiques qui n'ont pas été signalés dans le compte rendu de 1836 : dès 1824, Imbert (professeur d'histoire naturelle à l'Ecole secondaire de médecine) avait donné le squelette d'une grenouille, Dériard et Dupasquier – tous deux pharmaciens – celui d'un macaque femelle. L'année suivante, Foudras et Dériard « ont offert divers reptiles trouvés par eux dans les environs de Lyon et arrangés dans 24 bocaux », et la Société « les remercie de leur zèle et admire la variété des espèces et l'art avec lequel elles sont préparées. » On trouve également mention d'un orvet et d'un reptile conservé dans l'esprit de vin remis par Roffavier et Dériard, d'un envoi d'oiseaux par Gordien. Après 1836, on trouve mention de Merck (insectes), de Champavert (poisson volant), de Gérard (oiseaux) et du botaniste Roffavier (coquilles).

Bref, bien qu'elle ait été moins favorisée que la botanique ou la minéralogie, la zoologie a été moins négligée par les linnéens fondateurs qu'on ne pourrait le croire en se bornant à la seule lecture du *Compte rendu* imprimé. Mais il semble qu'il ait manqué deux ou trois amateurs actifs et volontaires désireux de constituer un ensemble zoologique cohérent et exhaustif ; les dons semblent avoir été fait un peu au hasard. D'ailleurs, en mars 1831, on ne désigna pas de conservateur des collections zoologiques, au motif « qu'elles étaient encore peu développées ». Certaines séries n'en étaient pas moins substantielles : c'est ainsi que le 8 février 1830, la Société reçut de la part de Gaspard Michaud « une très belle collection de coquilles de France » et décida de lui décerner un jeton d'honneur « comme un témoignage de reconnaissance pour l'important hommage qu'il a bien voulu faire à la Société. » Plus tard, en 1848, Michaud fit un nouveau don d'un lot important de coquilles, et, résidant désormais à Lyon, il devint membre titulaire et fut chargé de la conservation de la collection conchyliologique.

3 - Sciences de la terre

L'étude des sciences de la terre a été bien représentée à la Société Linnéenne dès ses débuts par plusieurs membres : on citera Muthuon, qui était ancien inspecteur des mines, ainsi qu'Alphonse Dupasquier, correspondant de l'Académie de médecine, principalement connu comme chimiste, qui avait suivi des cours au muséum de Paris et s'intéressait également à la géologie appliquée, cependant que le Dr Cléménçon et

Briffandon ont été des minéralogistes amateurs distingués⁶ ; ils furent rejoints au bout de peu de temps par Puvis, également inspecteur des mines, et surtout par deux géologues marquants : Pierre Valuy, admis en 1826 mais prématurément décédé en 1829, à qui on doit une notice géologique sur les monts du Lyonnais, et Leymerie, auteur d'un petit ouvrage sur la géologie du Mont d'Or lyonnais.⁷

De même que pour la botanique, la volonté d'établir des collections dans le domaine des sciences de la terre est manifeste : c'est dès le 10 janvier 1823 que l'on voit Alphonse Dupasquier donner « un échantillon de sel ammoniac (hydrochlorate d'ammoniac) produit d'une mine de houille embrasée à St Etienne », ainsi que des empreintes de fougères ; quelques mois plus tard, il dépose dans les collections des échantillons de minéraux de Saint-Rambert. L'importance des collections dans ce domaine est attestée par les mentions fréquentes qui en sont faites dans les procès-verbaux des premières années : à chaque séance, ou presque, tel ou tel membre offre des fossiles ou des échantillons minéralogiques. La liste des donateurs arrêtée en 1836 fait apparaître pour les sciences de la terre les noms suivants : Bonafous, de Turin (minéraux du Mont Blanc, bois fossiles de la Tour du Pin), Briffandon (échantillons minéralogiques d'Auvergne), de Brosses, ancien préfet du Rhône (galène), de Brosses fils (feldspath de Corse), Cap (échantillons minéralogiques, minerais de fer de l'île d'Elbe), Dériard, Dupasquier, Foudras (72 échantillons de fossiles), de Laizer (échantillons minéralogiques d'Auvergne), Mme Lortet (granit orbiculaire de Corse, bois fossile), de Martinel (marbres de Savoie), Muthuon (asphalte de Seyssel), Roffavier (minéraux de la Suisse), de Saint-Réal (houille et minéraux de Cadebone), Tabareau, Tournal fils (ossements fossiles, empreinte de poisson d'Aix-en-Provence), Trélis, Valuy (grand nombre d'échantillons minéralogiques, puis, après son décès, l'ensemble de ses collections)⁸.

Le désir de constituer un cabinet minéralogique aussi complet que possible est attesté par la décision prise lors de la séance du 3 juillet 1829 « de souscrire à la collection de roches publiée par M. Leonard » ; il s'agissait des roches diffusées par le Bureau minéralogique de Heidelberg, dont les envois arrivèrent régulièrement au cours des années suivantes.

La faveur dont bénéficiaient ces collections ne se démentit pas au cours des années suivantes. En 1839, Cléménçon pouvait écrire : « Pendant le cours de cette année, votre collection minéralogique a acquis un développement extraordinaire, non par de nouvelles acquisitions, mais par l'ordre admirable et l'excellente classification dont elle est redevable aux travaux assidus de M. Briffandon : elle est maintenant pour notre cité un monument complet et bien ordonné dont tous les matériaux et l'ensemble peuvent servir à l'étude partielle et générale du globe, et à l'industrie minérale et métallurgique du département ; elle se recommande surtout à l'examen des géologues instruits, par des fossiles rares et nombreux dont la nomenclature a été récemment fixée d'une manière

6 - Le docteur Toussaint Cléménçon avait suivi les cours professés par Haüy au Muséum (communication personnelle de Raphaël Bange).

7 - Voir l'article de L. Rulleau dans ce bulletin.

8 - Valuy avait également donné de nombreux fossiles du Mont d'Or, et il avait déterminé les fossiles offerts par Foudras ; d'autres donateurs dont les noms n'apparaissent pas dans le compte rendu de 1836 sont mentionnés dans les procès-verbaux manuscrits : Capellani (de Nantua), Champagnoux, Grogniard (roches feldspathiques), Tissier (échantillons minéralogiques de Bourg-d'Oisans, anthracite de Lamure, échantillons de cuivre natif).

authentique avec le concours des savants les plus habiles en cette partie si difficile et si obscure de l'histoire de notre globe⁹. S'il était besoin de prouver à notre conservateur toute la satisfaction et la reconnaissance qu'éprouve chacun de nous en admirant l'ordre et la bonne disposition de nos richesses minérales, il lui suffirait de rappeler l'élan spontané d'approbation unanime qui, dans une de nos dernières séances, a accueilli la demande de quelques dépenses à faire pour la continuation de ses travaux. » (CLÉMENÇON, 1839-40, p. 10). La Société lui décerna un jeton d'honneur. En 1844, le Dr Rey, secrétaire général, déclare : « Nos collections minéralogiques sont classées ; nous pouvons les étaler aux yeux des étrangers, sous le rapport du nombre et de la nature des échantillons dont la plus grande partie appartient à nos localités. » (ANONYME [REY], 1844, p. 13). Dans les années qui suivirent, quelques dons de spécimens intéressants furent encore mentionnés : en 1842, Tissier donna un fragment d'antimoine sulfatée venant d'une mine située dans le département de la Loire, à Violay, et Magne fit don de minerais de fer qui lui avaient été remis par MM. Frèrejean, de Vienne, et qui contenaient quelques coquilles et ammonites fossiles (REY, 1842, p. 21) ; enfin, M. de Pontbriant donna en 1845-46 un bel échantillon de chaux carbonatée (GÉRARD, 1846, p. 23).

4 - Les premiers donateurs : des naturalistes complets

On peut remarquer dans les noms que nous avons énumérés la variété des centres d'intérêt des naturalistes qui ont participé à la fondation de la Société et à l'établissement de ses collections. Georges Roffavier, par exemple, bien connu comme botaniste – il a publié, sous l'anonymat, en 1836, le *Supplément à la Flore lyonnaise* de Balbis, et il conservera pendant près de quarante ans la charge de conservateur des collections botaniques – contribue non seulement avec une grande énergie à la formation de l'herbier, mais il offre aussi des échantillons minéralogiques, ainsi que des coquilles. On sait à quel point les coquilles ont été prisées par les amateurs du XVIII^e siècle, qui les ont recherchées pour leur cabinet avec autant de passion que les curieux du XVII^e siècle en ont témoigné envers les antiquités et les médailles (POMIAN, 1987 ; SCHNAPPER, 1988). Faut-il pour autant voir en Roffavier un esprit attardé ? Nous ne le croyons pas ; on peut remarquer que l'intérêt pour les coquilles restait largement partagé à Lyon au début du XIX^e siècle, comme en témoigne la multiplicité des dons que nous avons signalés ; en outre, plus d'un naturaliste amateur de cette époque s'est intéressé à plusieurs branches de l'histoire naturelle (par exemple, parmi les linnéens lyonnais, Foudras était à la fois entomologiste et botaniste, le zoologue Mulsant a également formé un herbier). De plus, notre naturaliste avait de qui tenir, car son père, Robert Roffavier, négociant, avait cultivé l'histoire naturelle, comme en témoignent plusieurs ouvrages du XVIII^e siècle actuellement conservés dans la bibliothèque de la Société qui portent son ex-libris, et il avait probablement constitué un cabinet conformément à la mode du temps. De même Foudras, connu pour sa collection d'insectes, a collaboré à la formation des collections minéralogiques et zoologiques de la Société, alors que Valuy, que ses travaux permettent de ranger parmi les premiers bons géologues lyonnais, a offert des spécimens de mollusques, et, après sa mort, son herbier a été incorporé à nos collections.

Il est intéressant de noter que plusieurs apports sont le fruit de collaborations : ainsi, Dériard s'est associé à Roffavier ou à Foudras pour apporter des spécimens de reptiles, et

9 - Volz, de Strasbourg, avait revu les déterminations lors de son passage à Lyon (P. V. de la séance du 9 mai 1836) ; en revanche, la Société crut devoir décliner les offres de service de Fournet, qui n'était pas et ne devint jamais membre de la Société (P. V. de la séance du 9 janvier 1837).

Roffavier a entrepris des voyages d'exploration botanique avec Aunier ou avec Madame Lortet afin de récolter des spécimens destinés à enrichir l'herbier.

Au total, quarante et un membres titulaires ont été admis à la Société entre 1822 et 1836. Nous retrouvons les noms de vingt d'entre eux parmi les donateurs de spécimens d'histoire naturelle, ce qui constitue bien la preuve que la constitution des collections a constitué un programme majeur aux yeux des fondateurs qui se sont mobilisés activement pour le réaliser. Quant à ceux des membres admis entre 1822 et 1830 qui n'ont pas participé à cet effort, ils ont cependant presque tous contribué à l'enrichissement de la bibliothèque. Par contre, les membres admis après 1830 se sont montrés, dans l'ensemble, nettement moins actifs et généreux : si Merck a donné des insectes, la Société ne possède dans ses collections aucun spécimen provenant de Hénon, de Levrat, de Mulsant, de Leymerie ou de Puvis. Il s'agit là d'un indice que la constitution des collections avait cessé d'être une priorité, une fois passé l'enthousiasme des débuts.

5 - L'installation des collections

Les linnéens se montraient fiers des belles collections ainsi rassemblées. En 1836, afin de les présenter dignement, la Société n'hésita pas à acquérir deux armoires vitrées au prix de 370 francs, somme élevée pour l'époque, qui représentait environ une année de recettes (ROUX, 1923, p. 31). En 1840, alors qu'on prévoyait d'effectuer des réparations, le secrétaire général s'écriait : « Bientôt nous pourrions avec orgueil admettre les étrangers à visiter notre petit musée. » (REY, 1839-40, p. 24). Et la Société pouvait se targuer d'avoir l'appui des autorités préfectorales pour mener à bien son entreprise : en 1841, le préfet du Rhône, qui hébergeait la Société dans l'hôtel de la Préfecture, mit une troisième salle à sa disposition ; on s'empressa d'y transférer une partie des collections minéralogiques et d'y placer « des tiroirs recouverts de cadres vitrés [...] pour y étaler la collection de conchyliologie. » (REY, 1842, p. 37-38). En 1851, c'est un meuble destiné à la collection des oiseaux qui est acquis pour la somme de 50 francs : « il sera établi dans la salle des coquilles. »

Cependant, lorsque l'occasion s'en présenta, la Société accepta de renoncer à des objets qui eussent pu lui revenir : ainsi, elle n'hésita pas, en 1831, à s'associer à l'Académie et à la Société d'agriculture afin de financer un chantier de fouilles paléontologiques et archéologiques à Saint-Didier-au-Mont-d'Or, étant entendu que les objets découverts, dont la propriété reviendrait aux associations subventionnant les travaux, seraient déposés dans les collections publiques¹⁰.

Les collections entre 1850 et 1919

En examinant les procès-verbaux des séances, on constate qu'à partir de 1850, l'enrichissement des collections cessa d'être une priorité pour la Société. Les conservateurs qu'elle désignait pour chaque ordre de collections vont se contenter de gérer attentivement ce qui existait, en ne procédant qu'à de rares intercalations. Ce changement de rythme coïncide avec le moment où la Société cessa de bénéficier de l'hospitalité préfectorale : en effet, sous le Second Empire, la ville fut administrée directement par le préfet, qui s'installa à l'Hôtel de ville, et les bâtiments de l'ancienne préfecture furent démolis lors des travaux d'urbanisme qui affectèrent le centre de Lyon ; la Société trouva un asile dans des locaux exigus dépendant de la mairie du 1^{er} arrondissement, place Sathonay. Mais

10 - P. V. de la séance du 13 juillet 1831.

le Second Empire fut également pour la Société une période de prospérité financière. En effet, à l'initiative de Mulsant, une modification judicieuse des statuts supprima la clause restrictive subordonnant l'admission des nouveaux membres à la présentation d'un mémoire scientifique. De nombreux amateurs furent alors admis à la Société ; plusieurs d'entre eux lui apportèrent par la suite des contributions scientifiques de valeur, et tous contribuèrent à l'amélioration de ses finances, et, partant, à la publication régulière de copieux volumes d'*Annales* désormais publiées chaque année. C'est principalement l'entomologie, avec Mulsant, Rey, Perroud, Millière et bien d'autres, qui suscita alors l'engouement des nouveaux membres et qui envahit les *Annales* de la Société (CLARY, ALLEMAND et RICHOUX, 1988). Dans une bien moindre mesure, la conchyliologie eut sa place, avec Michaud et Terver puis Locard et Coutagne. En revanche, les sciences de la terre disparurent peu à peu, sinon du champ d'activité de la Société, du moins de ses publications, car des communications continuèrent d'être faites en séance. Quant aux botanistes, mis à part Alexis Jordan qui réserva à la Société la primeur de plusieurs mémoires importants, ils furent nettement plus effacés. Aussi, un peu frustrés par cet état de choses, et plus enclins du reste que leurs collègues zoologues à prendre en considération les idées transformistes, les botanistes lyonnais vont fonder en 1872 la Société botanique de Lyon. Quelques-uns de ses membres lui léguèrent leurs collections (Joannon, Koch) mais, faute de place, la Société botanique se trouva dans l'incapacité de conserver les herbiers qu'elle avait reçus et finit par les céder à l'un de ses membres, le Dr Léon Blanc (1856-1919). Seul, le très riche herbier bryologique, constitué par Louis Debat (1822-1905) et légué à la Société botanique, a finalement trouvé place dans les collections de la Société linnéenne.

A partir de 1850, les dons se rarifièrent, sans pour autant disparaître complètement. Ainsi, en 1851, on voit le colonel Savoye effectuer plusieurs dons, entre autres un bel échantillon de madrépore fossile ; en 1852, c'est Gacogne qui donna une boîte de coquilles fossiles provenant des terrains tertiaires de Senlis. Quant à Michaud, à partir de 1851, il communiqua à la Société les résultats de ses recherches dans le gisement miocène d'Hauteville (Drôme) qui lui permirent de décrire un grand nombre d'espèces nouvelles de mollusques, publiées dans les *Annales*, et il fit don à cette occasion d'une série provenant de ce gisement. Et c'est précisément à cette époque que l'entomologie, qui n'était représentée que par des insectes donnés par Merck en 1836, commença d'occuper une place significative dans les collections de la Société : Hugues-Fleury Donzel (1791-1850), qui était membre de la Société entomologique de France, avait constitué une riche collection de Lépidoptères ; pressentant sa fin prochaine, il résolut de la léguer, en même temps que sa bibliothèque entomologique, à la Société Linnéenne de Lyon. Celle-ci, voulant lui donner un témoignage de sa reconnaissance, l'élut comme membre titulaire dans sa séance du 12 novembre 1850. Donzel mourut quelques jours plus tard ; toutefois, les *Annales* recueillirent un intéressant mémoire qu'il venait de rédiger sur ses chasses entomologiques dans les Hautes-Alpes. Les héritiers de Donzel ne remirent la collection qu'à contrecœur, et retinrent quelques boîtes de doubles. Il fallut d'ailleurs rapidement prendre des mesures pour limiter les dégâts des insectes qui avaient commencé de l'attaquer, ce fut B. P. Perroud qui s'en chargea et il réussit assez bien puisque la collection a été conservée à peu près intacte jusqu'à nos jours (elle est présentement en dépôt au muséum de Lyon)¹¹.

11 - Sur Donzel, voir MULSANT (1853) ; les tractations relatives à la collection Donzel sont relatées dans les P. V. des séances des 12 novembre et 9 décembre 1850, et du 10 février 1851.

Pendant longtemps, la collection Donzel demeura seule de son espèce. Pendant toute la période qui s'étend de 1850 à 1918, les nombreuses collections des linnéens trouvèrent le chemin des établissements publics. Les collections malacologiques de Michaud et de Terver entrèrent au muséum de Lyon, alors que celle d'Arnould Locard alla en partie au muséum de Paris (les coquilles actuelles), en partie à celui de Lyon (les coquilles fossiles). Mulsant fit acheter la collection entomologique d'Eugène Foudras pour le lycée. De même, la riche collection entomologique de Claudius Rey entra au muséum de Lyon, alors que celle de Mulsant, restée en possession de son fils, l'abbé Victor Mulsant, professeur à l'institution des maristes de La Seyne, puis à celle de Saint-Chamond, fut ensuite léguée à ce dernier établissement qui malheureusement ne put en assurer la bonne conservation (des épaves ont été recueillies par le muséum de Paris).

Les collections rassemblées jusqu'alors par la Société ne bénéficièrent pas d'accroissement notable entre 1850 et 1918 ; elles furent cependant conservées avec soin, bien que le local attribué à la Société ne fût pas des plus vastes. Il comportait trois petites pièces au 3^e étage de l'actuelle mairie du 1^{er} arrondissement, place Sathonay. La Société apporta constamment une grande attention à ses propres collections, et elle n'entendait pas se défaire des collections qui avaient été confiées à sa garde : lorsqu'en 1850, un membre actif de la Société, M. de Pontbriant, qui était le secrétaire général de la Préfecture, proposa de confier au Muséum la collection d'oiseaux de la Société, il se vit répondre par le président, Benoît Philibert Perroud, que ce dessaisissement risquait d'obérer l'avenir et n'était pas conforme aux intentions des donateurs.

Les collections depuis 1919

Les collections de la Société retrouvèrent un cadre satisfaisant lorsque la Société bénéficia, en 1921, d'un local assez spacieux constitué par la petite salle de la bibliothèque de l'ancien collège des jésuites, rue Bossuet, attribué grâce à la bienveillance du maire de Lyon, Edouard Herriot, qui s'intéressait quelque peu aux sciences naturelles et notamment à la mycologie¹². Elles étaient alors en assez bon état. Les herbiers formés ou reçus à l'origine (herbier général et herbier Champagneux) étaient complets – la Société les possède encore – et le très important herbier bryologique de Louis Debat, appartenant à la Société botanique de Lyon, jusque là entreposé chez le Dr Léon Blanc, put enfin être installé convenablement. Les collections minéralogiques étaient au grand complet, et Claudius Roux, dans la notice qu'il consacra en 1923 à la Société à l'occasion de son premier centenaire, put préciser que « parmi ces échantillons, on remarque de beaux spécimens de plusieurs raretés de la région : azurite et malachites de Chessy, béryl du gisement situé entre Lozanne et Dommartin, phosphate ferrique bleu de l'Ile-Barbe, etc. » (ROUX, 1923, p. 31). En revanche, si les collections entomologiques étaient bien conservées, ainsi que les collections malacologiques (celles-ci seront malheureusement laissées à l'abandon après 1975), les collections zoologiques (notamment les oiseaux) semblent avoir à peu près disparu avant 1923, car ROUX (1923) ne les mentionne pas.

12 - La grande salle fut attribuée à l'Ecole technique (annexe de la Martinière) et ne fut mise à la disposition occasionnelle de la Société, pour ses conférences et le logement de certaines de ses collections, qu'en 1932 ; elle fut reprise par l'Ecole technique au début de la guerre, et ne revint définitivement à la Société qu'en 1962 ; entre-temps, les collections qui y étaient restées entreposées subirent quelques dégâts, dus à la curiosité des élèves.

Avec l'essor dont bénéficia la Société après la guerre de 1914-18, sous l'impulsion du Dr Riel, l'effectif des membres s'accrut considérablement et les dons affluèrent. Ce fut d'abord, en avril 1921, la collection G. Crozet : elle comprenait des trilobites et des poissons du Silurien d'Angers, ainsi que des objets préhistoriques et une collection malacologique. Puis la Société reçut des fossiles et des collections minéralogiques de Victor Gagnaire, instituteur à Saint-Romain-au-Mont-d'Or, Etiévent, pharmacien-chef des mines de Saint-Pierre-la-Palud, J. Agniel, Joanny Barioz, professeur EPS, Joseph Varrichon, de Bonnal (de Montgaillard, Hautes-Pyrénées). Suivirent des collections zoologiques : quelques oiseaux donnés par Marius Ferrario, une tête d'hippopotame donnée par Antoine Boucomont, un « superbe papillon » (qui n'est autre qu'*Argema mittrei*) et un lémurien de Madagascar remis par Henri Poisson (1877-1963), dont on connaît la part active qu'il a pris à la connaissance de la faune et de la flore malgache. En conchyliologie, on doit remarquer le don en 1930, par Marius et Nisius Floccard, de l'importante collection réunie par Jules Gabillot (1823-1907), qui avait été admis à la Société en 1856, suivi par le généreux abandon que Jules Durillon fit de ses coquilles, deux ans plus tard (ANONYME, 1930 ; ANONYME, 1932). De nombreux spécimens provenant du monde entier se sont ajoutés ainsi dans les années 1930 au fond primitif grâce à ces donations. Il est particulièrement regrettable de constater que le peu d'intérêt porté en France, à partir des années 1930, aux études malacologiques s'est traduit par un abandon de ces riches collections. Exposées à des déménagements successifs opérés à la hâte (les coquilles, initialement placées dans la petite salle, ont été transférées dans la grande salle peu après 1930, puis, lorsque l'Ecole technique de la Martinière en récupéra l'usage exclusif, dans une galerie et, pour finir, dans un sous-sol) et victimes de dilapidations variées résultant de cet état de fait (des disparitions ont été constatées à plusieurs reprises par les conservateurs des collections), elles ont subi des dommages considérables et n'ont été sauvées que pour partie, à la suite de leur transfert au Muséum d'histoire naturelle de Lyon, en 1986¹³.

En botanique, outre l'entrée, en 1922, de l'important herbier bryologique de Louis Debat par suite de la fusion de la Société linnéenne avec la Société botanique de Lyon, on peut signaler des envois effectués par des membres résidant à l'étranger de petites séries intéressantes, tels ces herbiers de mousses et de fougères du Costa Rica offerts en hommage par Manuel Valerio, professeur au lycée de San José.

C'est principalement en entomologie que les collections affluèrent. Un premier apport substantiel fut celui de la collection de Coléoptères formée par le Dr Robert et donnée par son gendre et continuateur, le Dr Commandeur (BONNAMOUR, 1934)¹⁴. Puis la Société fut gratifiée par Georges Sérullaz (1860-1941) d'une partie de ses collections entomologiques¹⁵. En 1940, elle bénéficia d'un legs très important : c'était la collection de Lépidoptères formée par Joannès Clerc (1863-1923) et son épouse, à laquelle était

13 - P. V. des 9 avril 1946 et 14 avril 1964 ; sur la remise en ordre de la collection Gabillot au Centre de conservation des collections du muséum de Lyon, voir AUDIBERT et CLARY (2007). Sur la malacologie à la Société Linnéenne, voir l'article de Cédric Audibert dans ce bulletin.

14 - Le Dr Jules Robert s'intéressait également aux lichens et son herbier est conservé par la Société.

15 - Sérullaz fit, de son vivant, don de sa collection d'Hyménoptères. Le reste de ses collections parvint plus tard à la Société, grâce à des donations de ses héritiers, notamment Madame Beaumont en 1965 ; sur Sérullaz, voir AUDRAS (1942).

jointe la collection de Georges Roüast (1850-1898), bien connu pour son *Catalogue des Chenilles européennes* publié en 1883 (ANONYME, 1940 ; MOUTERDE, 1941 ; Audibert, comm. pers.). A la suite du décès du Dr Riel, survenu le 26 décembre 1943, suivi par celui du Dr Bonnamour, le 13 novembre 1945, les collections entomologiques de la Société s'enrichirent encore considérablement¹⁶.

Après la Seconde guerre mondiale, la Société bénéficia de dons et de legs parfois importants dans tous les domaines de l'histoire naturelle. Faute de pouvoir tout citer, on mentionnera les minéraux donnés à plusieurs reprises par Alexis Chermette, les herbiers de Perrier (offert en 1952 par Madame Vaisseau), J. L. Mérit (donné en 1970 par Mme Mérit), Marcel Coquillat, Lucien Boudet, Urbain Espine, Louis Gianquinto, la collection mycologique de A. Ayel, ainsi que plusieurs collections entomologiques de valeur, telles que la collection Girerd (reçue en 1952), la collection Perdrix (entrée en 1952), la collection Vial (léguee en 1983), la collection Boudet (léguee en 1990), la collection Balazuc¹⁷. Enfin, certaines collections ont été à diverses dates proposées à la Société : collections entomologiques de Dayrem (décédé en 1949) et de Jacquet, collection malacologique de Coutagne, collection géologique de Henry (1943) et minéralogique de Fréminville (1965), herbier de lichens de Choisy (1966) ; pour diverses raisons, ces projets de donation n'ont pas eu de suite effective¹⁸.

16 - Par son testament olographe du 19 décembre 1943, le Dr Riel avait institué la Société Linnéenne de Lyon légataire universelle de ses biens immeubles, sous réserve de certains legs et d'usufruit, ainsi que de l'ensemble de ses collections, qui comprenaient non seulement des insectes, mais également des coquilles (celles-ci furent reclassées par Flamand), ainsi que des herbiers (plantes vasculaires, champignons, lichens) et des timbres-postes ; la Société entra en possession de ces collections en octobre 1945 ; la collection de timbres-postes, qui ne rentrait pas dans le domaine d'activité de la Société, fut vendue afin de contribuer au paiement des droits de succession, très élevés car la totalité des droits avaient été mis à la charge de la Société, y compris sur les legs, en vertu des clauses testamentaires. La collection entomologique du Dr Bonnamour fut remise par sa famille en mars 1946.

17 - Il est à noter que deux boîtes de types de Coléoptères Carabidae (genre *Ceroglossus*) appartenant à la collection Balazuc ont été déposées au Centre de conservation des collections du muséum d'histoire naturelle de Lyon (Musée des Confluences), où elles ont rejoint les collections Donzel, Roüast et Riel mises en dépôt conformément à une convention entre le Muséum et la Société établie initialement en 1987 ; d'autres collections entomologiques offertes au cours de ces dernières années à la Société ont été données par son intermédiaire au Muséum de Lyon, avec l'accord des donateurs ou de leurs héritiers ; tel a notamment été le cas de la très importante collection Dufay, de la partie tératologique de la collection Balazuc et plus récemment des collections formées par Jean Bernard et par Robert Gonon (1908-1994).

18 - Dayrem, qui avait légué ses collections et sa bibliothèque à la Société, se trouva dans la nécessité de les mettre en vente peu avant sa mort (1949) ; sa collection d'insectes fut acquise par M. Lefresne. Jacquet, très actif à la Société, avait projeté de lui léguer sa collection, mais celle-ci a trouvé le chemin du muséum de Grenoble. La collection Coutagne, dont l'entrée fut évoquée à plusieurs reprises entre 1950 (Viret fut chargé d'étudier la question) et 1959, resta entre les mains de sa famille et a tout récemment été déposée au Centre de conservation des collections du muséum de Lyon (voir AUDIBERT et VIVIEN, 2007). L'offre de L. Henry fut déclinée au profit du muséum de Lyon. Les diverses collections formées par Paul de la Poix de Fréminville appartiennent au musée de Bourg. Quant à l'herbier de lichens de Choisy, il fut donné par ses filles à la Société, mais celle-ci le confia au Service des herbiers de l'université Claude Bernard-Lyon 1 en 1970.

Importance scientifique des collections de la Société Linnéenne de Lyon

Comme on le sait, l'intérêt d'une collection tient à la notoriété scientifique de celui qui l'a constituée. La présence de matériaux ayant servi à la rédaction d'ouvrages, surtout s'il s'agit de types d'espèces décrites pour la première fois, peut leur conférer une importance scientifique considérable.

A ce point de vue, les collections botaniques anciennes de la Société présentent un intérêt certain. Sans entrer dans des détails qui feraient double emploi avec la description des collections botaniques qui figure plus loin dans ce recueil, on signalera pourtant ici deux points saillants pour leur valeur d'exemple. D'une part, trois herbiers, (l'herbier général créé à partir de 1822, l'herbier Debat et l'herbier Coquillat) ont directement servi à l'élaboration de travaux monographiques. D'autre part, plusieurs des donateurs retiennent l'attention : Balbis, Montagne et Seringe qui figurent dans la liste des premiers donateurs de l'herbier, offrent un intérêt tout particulier, car il s'agit de botanistes connus pour leurs ouvrages descriptifs ; ils étaient de surcroît en relation de correspondance ou d'échanges avec des spécialistes éminents dont les noms figurent sur certains spécimens qui, par leur entremise, ont trouvé place dans les collections de la Société (Bertero, par exemple). Il s'agit de matériaux bien conservés, dont l'intérêt scientifique n'est nullement négligeable, surtout si l'on tient compte du fait que les botanistes du passé ne conservaient pas nécessairement dans leur collection personnelle les échantillons qui avaient pu servir de types aux espèces nouvelles qu'ils décrivaient¹⁹.

Les donateurs de spécimens zoologiques sont moins connus, si ce n'est Terver, qui publia peu, et surtout Michaud, à qui l'on doit plusieurs publications conchyliologiques de premier ordre, à commencer par le *Complément* à l'ouvrage de Draparnaud, publié en 1831 (MICHAUD, 1831). Admis en 1830 en qualité de correspondant de la Société, André-Louis-Gaspard Michaud (1795-1880), s'était fait connaître comme le continuateur de Lamarck et de Draparnaud en publiant cet ouvrage, alors qu'il était lieutenant au 10^e régiment d'Infanterie de ligne. Il se fixa par la suite près de Lyon en qualité de chef d'institution, et fut l'un des membres de la pléiade de malacologues lyonnais qui compta parmi ses membres les plus connus Terver (au talent duquel on doit presque toutes les planches illustrant les ouvrages de son ami Michaud), de Roüast et d'Arnould Locard. Les collections conchyliologiques anciennes de la Société (dont les spécimens donnés par Michaud) n'ont pas été retrouvées, ce qui est extrêmement regrettable. En revanche, les collections entomologiques ont toujours été soigneusement entretenues, et elles sont d'une grande richesse, comme il est expliqué dans l'article qui leur consacré plus loin.

En ce qui concerne les collections des sciences de la terre, on notera que les spécimens de Valuy étaient destinés à étayer les observations qui figurent dans son travail sur la géologie lyonnaise (VALUY, 1836) et il en va de même de ceux de Leymerie

19 - Sur les herbiers de la Société et leur intérêt scientifique, voir l'article qui leur est consacré plus loin. L'herbier personnel de Balbis (qui contient le matériel de son ami Bertero) est actuellement conservé à Turin. Celui de Montagne est au muséum de Paris pour la partie cryptogamique – qui est la plus importante – et à Lyon pour la partie phanérogamique. L'herbier de Seringe a été acheté par la ville de Lyon et il est conservé au Jardin Botanique. L'herbier Requier est au Musée Requier d'Avignon. L'herbier Jordan a été donné à l'Université catholique de Lyon et va être prochainement déposé à l'Université Claude Bernard - Lyon 1. Nous ignorons la localisation actuelle de l'herbier de Morel d'Epaisse.

(LEYMERIE, 1838). Enfin, un échantillon de bois fossile donné par Mme Lortet a servi à Brongniart pour décrire le *Zamia feneonis*. Mais c'est principalement Tournal, de Montpellier, qui doit retenir notre attention : à la séance du 12 janvier 1829, Dupasquier a résumé un mémoire dans lequel Tournal « cherche à prouver que l'homme que l'on croyait postérieur aux derniers phénomènes géologiques, en a été cependant contemporain. M. Tournal essaye d'appuyer son opinion sur la découverte qu'il a faite de quelques ossements fossiles dans les cavernes de Bèze près de Narbonne, et dont il envoie quelques échantillons »²⁰. La Société accueillit avec faveur les observations de Tournal, qui fut l'un des premiers en France à contester l'opinion de Cuvier, lequel niait en 1825 que l'on eût trouvé d'indiscutables témoignages de l'homme fossile. Tournal a donc précédé Philippe Schmerling dont les retentissantes trouvailles dans les cavernes de Chokiec, d'Engis et d'Engiboul, en Belgique, ont commencé en septembre 1829.

Conclusion

En formant une bibliothèque et des collections, la Société Linnéenne de Lyon ne fait pas figure de cas exceptionnel : beaucoup de sociétés savantes ont eu, au XIX^e siècle, la même politique, et certaines ont été fondées dans le but très précis de créer un musée, qui sera plus ou moins rapidement pris en charge par les pouvoirs publics. Tel est, par exemple, le cas de la Société d'émulation du département de l'Ain, ou de la Société d'agriculture de la Lozère, fondée en 1819, dont le musée fut ouvert au public en 1844 (CHABIN, 1976)²¹. A La Rochelle, la Société des sciences naturelles, créée en 1836 autour de Charles d'Orbigny et Fleuriau de Bellevue, prend la décision de créer des collections grâce aux apports de ses membres, et se trouve en mesure d'ouvrir au public, en 1852, un « Musée Fleuriau, Collections départementales », avec l'appui des autorités municipales, alors qu'il existait déjà un riche musée municipal d'histoire naturelle, le Musée Lafaille (DUGUY, 1976). La Société Linnéenne de Lyon n'est donc pas la seule à présenter un aspect singulier, en ce qu'il existait antérieurement à sa fondation un Jardin botanique et un Cabinet d'histoire naturelle qui abritaient des collections. Les fondateurs de la Société Linnéenne les jugèrent-ils insuffisantes ou peu accessibles ? Il est évident qu'on ne saurait invoquer cette explication lorsqu'il s'agit du Jardin botanique, puisque la Société se constitua sous l'égide de Balbis, qui en était le directeur. Or nous avons vu la frénésie avec laquelle l'herbier de la Société fut formé, alors que le Jardin botanique était par ailleurs en possession de l'herbier Claret de la Turrette et que rien n'aurait empêché les linnéens de déposer leurs spécimens au Jardin, à commencer par Balbis lui-même, ce qu'il n'a pas fait (il emmena son herbier personnel avec lui lorsqu'il dut quitter au début de 1830 ses fonctions pour raisons de santé, et son riche herbier est désormais conservé à Turin). Mais cela pourrait avoir été le cas du Cabinet, alors dirigé par Marie-Jacques-Philippe Mouton-Fontenille de la Clotte (1769-1837), docteur en médecine, qui était un naturaliste compétent et un conservateur zélé, préoccupé d'enrichir les collections confiées à sa garde, tant en zoologie (il était l'auteur d'une méthode pour empailler les oiseaux, et en avait préparé plusieurs centaines au profit du Cabinet) qu'en géologie (on le

20 - Ceux-ci n'ont pas été retrouvés dans les collections de la Société.

21 - Sur le phénomène en général, voir CHALINE (1995), qui remarque que le processus de création de musées fut principalement le fait des sociétés créées au XIX^e siècle, car les anciennes académies dont les collections avaient été confisquées pendant la Révolution renoncèrent le plus souvent à les reconstituer.

voit s'efforcer d'obtenir des spécimens minéralogiques intéressants)²². Il se peut que des questions de personnes soient intervenues dans le cas de Mouton-Fontenille, ce que nous ne sommes pas en mesure d'établir, bien que l'on ne puisse manquer d'être troublé par son abstention lors de la fondation de la Société Linnéenne de Lyon : il était, comme Balbis, membre associé de la Société Linnéenne de Paris, et, invité à participer à la nouvelle association, il se borna à lui faire hommage d'un de ses ouvrages²³.

Il convient donc de rechercher d'autres explications. Il n'est pas exclu de penser que les linnéens, qui ont reçu l'appui des préfets, aient jugé les collections publiques d'histoire naturelle menacées de disparition par suite de l'incurie de la municipalité lyonnaise de l'époque²⁴. En même temps, ils ont éprouvé le besoin de détenir à demeure les pièces nécessaires au travail collectif envisagé, dès le départ, consistant à publier des inventaires floristiques et faunistiques régionaux, ainsi que des dossiers sur les ressources minéralogiques du département, ce qui impliquait de pouvoir accéder facilement à des collections constituées dans ce but. Ceci est en bon accord avec une pratique assez constante, attestée par un grand nombre d'auteurs de flores qui indiquent dans quels herbiers sont déposés les spécimens qui permettront, le cas échéant, de contrôler leur travail. Ce peut être le leur, mais aussi, de préférence, celui d'une société savante ou d'un établissement public, bibliothèque, musée ou jardin botanique. Ainsi se trouve affirmé le caractère résolument scientifique du travail.

A l'appui de cette manière de voir, on peut remarquer qu'un herbier spécial fut établi pour servir d'illustration à la *Flore lyonnaise* de Balbis. La volonté de la Société de publier dans les autres domaines de l'histoire naturelle des ouvrages comparables à la *Flore lyonnaise* est manifeste : quelques semaines après que Balbis ait fait hommage des deux premiers volumes de son ouvrage, la Société chargea les présidents des sections de minéralogie et de zoologie d'établir des inventaires faunistique et minéralogique du département analogues à la *Flore lyonnaise*²⁵. Cette décision n'eut pas de suite. Il est vraisemblable que le décès inattendu de Valuy en 1829, alors qu'il paraissait tout désigné pour accomplir cette tâche en ce qui concerne la géologie, a interrompu l'entreprise. Il faut également ajouter que l'œuvre des botanistes de la Société, coordonnée par Balbis, fut l'aboutissement d'un travail collectif initié longtemps auparavant (dès les cours de Gilibert), s'inscrivant de surcroît dans une longue tradition de recherches botaniques, alors que les autres disciplines ne pouvaient s'appuyer sur rien de semblable. Trente ans plus tard, le même cas de figure se reproduisit. La décision d'élaborer des statistiques départementales fut prise par la Société, à la suite d'une demande émanant du ministère de l'Instruction publique ; les botanistes (à l'époque, Aunier, Jordan, Madenis, Timeroy) rendirent leur copie, qui fut publiée anonymement dans les *Annales* de 1852, mais les autres sections firent la sourde oreille, malgré les objurgations que leur adressa le président de la Société²⁶.

22 - Sur les efforts de Mouton-Fontenille pour enrichir les collections du Cabinet, voir BANGE (2008).

23 - Sur Mouton-Fontenille, voir MEYRAN (1936).

24 - Sur l'incurie de l'administration municipale entre 1814 et 1830, voir FONTANNES (1873) et DAVID (1998).

25 - P. V. de la séance du 10 décembre 1827.

26 - P. V. de la séance du 19 avril 1852.

Après 1830, bien que, comme nous l'avons vu, le désir de valoriser les collections ait été prégnant au moins jusqu'en 1840, ainsi qu'en témoigne les achats de meubles destinés à les mettre en valeur, la politique volontariste d'enrichissement systématique des collections de la Société n'a pas été maintenue. D'une part, les linnéens n'ont pu manquer d'être frappés par l'augmentation considérable du nombre des espèces vivantes et fossiles désormais connues, dont la liste s'allongeait de jour en jour, ce qui rendait vaine toute tentative d'établir dans le cadre de la Société un véritable musée. D'autre part, il paraît possible qu'ils se soient sentis rassurés quant à l'avenir des collections municipales, qui apparaissait mieux assuré grâce aux initiatives prises par le nouveau maire de Lyon, le Dr Prunelle, ancien élève de la Faculté de médecine de Montpellier. En 1830, Seringe prit la direction du Jardin botanique, et le Cabinet (devenu Muséum d'histoire naturelle en 1837) fut confié à Claude Jourdan en 1832. C'est à peu près à cette époque que l'accroissement des collections de la Société se ralentit, et résulta principalement de legs. Remarquons cependant que ceux-ci représentent, tout compte fait, peu de chose par rapport à la masse des collections constituées par les naturalistes lyonnais aux XIX^e et XX^e siècles. Un certain nombre de celles-ci dorment sans doute aujourd'hui dans un profond oubli – par exemple, on notera que l'on ne possède aucune information sur ce qu'il est advenu des herbiers de la plupart des correspondants de l'abbé Cariot, ce qui représente plus d'une centaine de collections qui n'ont pas été signalées lorsqu'il a été procédé récemment à l'inventaire des herbiers de la Région Rhône-Alpes (FAURE *et al.*, 2006). On doit aussi déplorer la destruction de certains ensembles qui furent scientifiquement importants (par exemple les collections Mulsant et Testout), tout autant que l'indifférence avec laquelle, jadis ou naguère, on a laissé partir à l'étranger des collections formées à Lyon (ainsi les herbiers Méhu, Saint-Lager et Prudhomme).

Si l'on peut s'interroger sur les motifs qui ont poussé la Société Linnéenne, lors de sa fondation, à constituer un musée qui lui fut propre, il demeure qu'elle n'en a pas moins exercé par la suite une influence bénéfique sur l'enrichissement du Muséum, du Jardin botanique et des collections de l'Université, ne serait-ce qu'en rassemblant les amateurs et en stimulant l'activité naturaliste dans tous les domaines de son ressort. C'est ainsi que quelques-uns des plus beaux ensembles présents au Muséum ont été formés patiemment par des linnéens, Lortet, Chantre ou Charles Perroud, par exemple (et la liste se poursuit tout au long du XX^e siècle jusqu'à nos jours), et certains des donateurs du Muséum (Michaud, Terver, Biféry, entre autres) ont également contribué à la constitution des collections de la Société²⁷.

Réciproquement, d'ailleurs, le Jardin botanique et le Muséum ont éveillé plus d'une vocation de naturaliste, et ont ainsi contribué à maintenir à un haut niveau l'activité scientifique dans le champ d'étude de la Société, qui en a largement profité. On peut aussi remarquer que certains des documents qui étaient conservés au Muséum ont donné lieu à des travaux insérés dans les *Annales de la Société Linnéenne* (c'est le cas de plusieurs mémoires d'Arnould Locard ou de Claudius Gaillard). Ce sont donc des relations de confiance qui, pour leur plus grand profit mutuel, se sont établies de longue date entre les divers établissements et qui justifient la vigilante attention que les linnéens lyonnais continuent de leur porter.

Actuellement on voit se développer de l'intérêt pour la nature ou plutôt des intérêts fort divers quelquefois bien loin de l'observation visuelle et acoustique. La nature perd

27 - Sur les rapports entre les linnéens et le Muséum, voir TUPINIER et BANGE, 2008.

sa personnalité pour devenir un cadre pour des activités éloignées de nos préoccupations avec une certaine appropriation qui tend à être exclusive. Ainsi les collections ouvrent les yeux sur ce qui nous entoure, sur ce qui appartient à tous. De plus, pour tenir compte de la déontologie et de la législation actuelle beaucoup de spécimens ne pouvant être remplacés acquièrent une valeur patrimoniale grandissante. La Société Linnéenne doit prendre une part active à la recherche et à la préservation du patrimoine scientifique existant, s'efforcer de mettre les personnes soucieuses de l'avenir des collections naturalistes qu'elles ont formées ou dont elles ont la garde en rapport avec les grandes institutions dédiées à la conservation, favoriser les observations sur le terrain en veillant au respect des bonnes pratiques de collecte et de conservation. Ce sont autant d'actions à mener pour que nos collections restent un lieu de recherche et d'éveil à la nature.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANONYME, 1930. – Don à la Société de la Collection de Coquilles Gabillot-Floccard. *Bulletin bimensuel de la Société Linnéenne de Lyon*, 9 : 91.
- ANONYME, 1932. – Dons à la Société. *Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon*, 1 : 51 [don de la collection Durillon].
- ANONYME, 1940. – Don à notre Société des collections de Lépidoptères Clerc et Roüast. *Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon*, 9 : 98.
- ANONYME (MICHEL), 1836. - Notice historique sur la Société Linnéenne de Lyon. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [1^{ère} série], 1. (53 p.).
- ANONYME (A. REY), 1844. - Compte rendu de la Société Linnéenne de Lyon, pour l'année 1844. *Comptes rendus de la Société Linnéenne de Lyon*, 1844 [1846] : 5-14.
- AUDIBERT C. et CLARY J., 2007. – Protocole de réhabilitation d'une collection conchyliologique ancienne. In C. Audibert, Les collections malacologiques anciennes : outils d'histoire et de science. *Cahiers scientifiques*, [Département du Rhône. Musée des Confluences], 13 : 105-109.
- AUDIBERT C. et VIVIEN F., 2007. – Georges Coutagne (1854-1928), biologiste : des Mollusques aux Vers à soie. In C. Audibert, Les collections malacologiques anciennes : outils d'histoire et de science. *Cahiers scientifiques*, [Département du Rhône. Musée des Confluences], 13 : 11-71.
- AUDRAS G., 1942. – Notice nécrologique sur Georges Sérullaz. *Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon*, 11 : 99-100.
- BANGE C., 2008. - Le Muséum et les établissements lyonnais d'enseignement supérieur au XIX^e siècle. In Collectif, *Du Muséum au Musée des Confluences. La passion de la collecte : aux origines du Musée des Confluences. XVII^e-XIX^e siècles*. Musée des Confluences, Lyon, p. 45-62.
- BONNAMOUR S., 1934. – Le Docteur Jules Robert (1845-1923). La collection Robert-Commandeur. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [2^{ème} série], 78 : 2-8, portr.
- CHABIN M., 1976. - La Société d'Agriculture du département de la Lozère (1819-1920). Dans *Les Sociétés savantes. Leur histoire*, Actes du 100^e Congrès national des Sociétés savantes, 1975. Bibliothèque Nationale, Paris, p. 215-227.
- CHALINE J.-P., 1995. - *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France, XIX^e-XX^e siècles*. CTHS., Paris.
- CLARY J., ALLEMAND R. et RICHOUX P., 1988. - L'école entomologique lyonnaise du XIX^e siècle. *Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon*, 57 : 287-293.
- CLÉMENÇON T., 1839-40. - Compte rendu des travaux de la Société Linnéenne de Lyon, lu dans la séance du 28 décembre 1839. *Comptes rendus de la Société Linnéenne de Lyon*, 1839-1840 [1841], p. 5-13.
- DAVID L., 1998. - *Histoire du Muséum de Lyon*. ARPPAM-Édition, Lyon.
- DUGUY R., 1976. - La Société des Sciences naturelles de la Charente-Maritime et le Muséum de La Rochelle, dans *Les Sociétés savantes. Leur histoire*, Actes du 100^e Congrès national des Sociétés savantes, 1975. Bibliothèque Nationale, Paris, p. 247-252.
- FAURE A. et al., 2006. - *Herbiers de la Région Rhône-Alpes. 1^{ère} partie : Bilan et 2^{ème} partie : Catalogue*. Jardin botanique de la ville, Lyon, 88 et 348 p.
- FONTANNES F., 1873. - *Le Muséum d'histoire naturelle de Lyon - Notice historique*. Georg, Lyon.

- GÉRARD J. A., 1845-46. - Compte rendu des travaux des années 1845-1846, lu à la Société Linnéenne de Lyon le 28 décembre 1846. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [1^{ère} série], 1845-46 [1847], *Compte-rendu*, p. 1-32.
- GÉRARD R., 1896. - *La botanique à Lyon avant la Révolution et l'histoire du Jardin botanique municipal de cette ville*. Masson, Paris.
- LEYMERIE, 1838. - *Notice familière sur la Géologie du Mont d'Or Lyonnais*. G. Rossary, Lyon..
- MAGNIN A., 1876. - Rapport de M. le docteur Ant. Magnin sur les collections botaniques publiques et particulières de Lyon et des environs. *Bulletin de la Société Botanique de France*, 23, Session de Lyon, p. clxxxv-cxcv.
- MEYRAN O., 1936. - Un botaniste lyonnais méconnu, Mouton-Fontenille (1769-1837). *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [2^{ème} série], 80 : 1-15.
- MICHAUD A. L. G., 1831. - *Complément de l'Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de la France, de J. P. Draparnaud*. Lippman, Verdun, 128 p., xvi planches.
- MOUTERDE R., 1941. - Notes complémentaires sur M. et Mme Clerc et leur collection. *Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Lyon*, 10 : 22-24.
- MULSANT E., 1853. - Notice sur Hugues-Fleury Donzel. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [2^{ème} série], 1 : 363-380
- POMIAN K., 1987. - *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e - XVIII^e siècle*. Gallimard, Paris.
- REY A., 1839-40. - Compte rendu des travaux de la Société Linnéenne de Lyon pendant l'année 1840, lu dans la séance du 28 décembre 1840. *Comptes rendus de la Société Linnéenne de Lyon*, 1839-1840 [1841], p. 15-27.
- REY A., 1841. - Compte rendu des travaux de la Société Linnéenne de Lyon pour l'année 1841, lu dans la séance du 28 décembre 1841. *Comptes rendus de la Société Linnéenne de Lyon*, 1841 [1842], p. 5-40.
- REY A., 1842. - Compte rendu des travaux de la Société Linnéenne de Lyon pendant l'année 1842. *Comptes rendus de la Société Linnéenne de Lyon*, 1842 [1843], p. 5-21.
- ROFFAVIER G., 1836. - Notice sur Madame Lortet, membre de la Société Linnéenne de Lyon, lue dans la séance du 15 juin 1835. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [1^{ère} série], 1. (11 p., portr.)
- ROUX C., 1923. - Historique de la Société Linnéenne de Lyon. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [2^{ème} série], 70 : 1-54.
- SCHNAPPER A., 1988. - *Le géant, la licorne et la tulipe. Collections et collectionneurs dans la France du XVII^e siècle*. Flammarion, Paris.
- TUPINIER Y. et BANGE C., 2008 - La Société Linnéenne de Lyon, ses collections et ses relations avec le Muséum. In : Collectif [M. Côté, E. Baratay, A Turner, L. David et al.], *Du Muséum au Musée des Confluences. La passion de la collecte : aux origines du musée des Confluences. XVII^e-XIX^e siècles*. Rhône. Le Département, p. 65-85.
- VALUY P., 1836. - Notices géologiques et minéralogiques accompagnées de notes par M. Leymerie. *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, [1^{ère} série], 1836. 1. (36 p ; une première édition séparée de ce texte aurait été publiée en 1829).

